

# James Sallis

## Bête à bon dieu

Lew Griffin



folio  
polici er

Extrait de la publication

FOLIO POLICIER

James Sallis

# Bête à bon dieu

Une enquête de Lew Griffin

*Traduit de l'américain  
par Stéphanie Estournet et Sean Seago*

Gallimard

*Titre original :*

GHOST OF A FLEA

© James Sallis, 2001.

© Éditions Gallimard, 2005, pour la traduction française.

Poète, traducteur (de Raymond Queneau notamment), essayiste et auteur de nouvelles, James Sallis est né en 1944, la veille de Noël, et vit à La Nouvelle-Orléans. Remarqué pour sa série dédiée à Lew Griffin, un détective noir épris de justice, ancien professeur et écrivain, James Sallis est également l'auteur de *La mort aura tes yeux*. *Bois mort*, plus proche du thriller et impeccable de maîtrise, a inauguré une trilogie poursuivie par *Cripple Creek* et *Salt River*, et mettant en scène John Turner, un flic au passé tourmenté venu se réfugier dans une petite ville du Tennessee. La plupart de ses romans ont paru aux Éditions Gallimard.



*À Jane Rector-Donaldson  
Rich et Abi Martin  
Emily et Joe Ferri*





Mon beau navire ô ma mémoire  
Avons-nous assez navigué  
Dans une onde mauvaise à boire  
Avons-nous assez divagué  
De la belle aube au triste soir

A POLLINAIRE



Après un moment je me levai et marchai vers la fenêtre. Je sentais que, si je me taisais, si je ne pensais pas à ce qui s'était passé, d'une manière ou d'une autre les choses redeviendraient normales. J'écoutais le bruit de mes pas sur le sol, celui des voitures et des camionnettes de livraison, ma propre respiration. Quels que fussent mes sentiments, j'en avais été expurgé. J'étais aussi vide qu'une chaussure. Aussi vide que le cadavre sur le lit derrière moi.

Une branche s'inclina et cogna à la vitre, s'inclina et cogna encore. Les vents sur le lac Ponchartrain tractaient, dans leurs sillages, des tombereaux de pluie. J'entendais une musique au loin, sans pouvoir en dire quoi que ce soit, pas même son genre. Peut-être seulement le vent prisonnier des gorges rigides et des creux du bâtiment, ou les bruits aléatoires de la ville qui se figent.

Je n'avais toujours pas appris, semblait-il, que rester immobile ne suffit pas. Vous êtes là, le sourire aux lèvres, *ils ne me remarqueront pas*, et tout le temps toutes les choses que vous redoutez continuent à se rapprocher de vous, leur propre sourire comme une parodie

du vôtre. « Dans tes livres, tu ne sembles jamais parler que de choses passées, finies, révolues », m'avait dit LaVerne des années auparavant. Elle savait que c'était une autre façon de rester immobile. Et elle avait raison — à ce sujet comme pour tant d'autres.

Tôt ou tard, il me faudrait faire quelque chose. Ressortir, retourner dans le monde, un monde beaucoup plus petit maintenant, où il était sur le point de pleuvoir. Et où, comme un figurant piétinant et trépiquant dans les coulisses, l'un des hivers les plus froids de l'histoire de La Nouvelle-Orléans attendait son entrée.

J'avais passé ma vie dans des pièces comme celle-ci. Emménageant, comme un bernard-l'ermite, dans sa coquille. Puis avec le temps, comme les vieux vêtements et les matelas, elles commencent à prendre votre forme. Leurs murs familiers et rassurants sont une seconde peau. Vous et la pièce adoptez bientôt une taille et un genre communs, indissociables. La pièce, ses surfaces et ses volumes diminuent quand vous sortez ; et vous, à votre tour, dès que vous vous trouvez trop longtemps loin de la pièce, devenez agité, nerveux, désœuvré.

Je regardais par la fenêtre, une image floue de la pièce derrière moi s'y superposait comme une photo estompée ou sortie trop tôt du révélateur, flottant à demi définie, ni vraiment dans le monde ni complètement en dehors. La vitre était devenue un miroir universel. Tout y était renversé, retourné, transformé : la lumière s'enfuyait vers les ténèbres, les murs et les recoins tordus en des formes obscures et indéchiffrables, toute la pièce terne, automnale.

Et là, dehors, dans le monde-fenêtre, où un papillon de nuit cognait contre le carreau, se tenait un homme

que je connaissais à la fois trop bien et pas du tout. Un homme sombre aux contours flous, qui portait lui aussi les marques de l'automne, du déclin.

Je me souvins de la remarque d'Henry James lors de sa rencontre avec George Gissing selon laquelle il apparaissait comme un homme « particulièrement marqué pour ce qu'on appelle, dans ma profession et la sienne, une fin tragique ». Gissing avait fait de sa créativité la seule force dynamique d'une vie autrement marquée par le doute et l'indécision, la discorde, le désappointement, la désillusion. Autant de résonances familières.

*Je dois en venir à une sorte de conclusion, je suppose, avais-je écrit des années plus tôt. Je ne parviens pas à imaginer ce qu'elle devrait être.*

À présent, je savais.

Tous les gens que nous avons rencontrés, tous ces souvenirs et ces voix, réels ou imaginés, le murmure rauque de notre tristesse commune, le battement du regret et du chagrin dans notre sang, les appréhensions fortuites qui ont fait ce que nous sommes — tous sont maintenant là, au-dehors, dans l'obscurité, derrière ces barricades silencieuses. Tous les gens (comme disait LaVerne) que nous avons vu disparaître par les vitres arrière des trains. LaVerne, les parents, Hosie Straughter, Vicky, Baby Boy McTell. Moi-même. Ce singulier Lew Griffin qui comprenait si bien les autres alors que, finalement, il percevait si peu de lui-même.

Un autre papillon de nuit rejoint le premier. Ensemble, séparément, ils se cognent silencieusement à la périphérie de la fenêtre. Le dernier venu, un sphinx, a le corps d'un bulldog, des couleurs comme une traînée d'huile au clair de lune. Je regarde les deux insectes issus d'une même famille, qui pourraient difficilement

être plus dissemblables, se cognant et rebondissant sur la vitre, patinant dessus en longues glissades. Peut-être devrais-je accorder davantage de valeur à ma vie, à voir l'acharnement que mettaient d'autres créatures à m'y rejoindre.

Parce qu'on a monté le volume, ou parce que les autres sons se sont envolés, je peux à présent discerner la musique. La voix et la guitare de Charlie Patton, comme des mains plongées dans l'eau, et qui en ressortiraient quelque chose d'informe, quelque chose qui néanmoins, a gardé sa cohésion un instant avant de se dissoudre. *Po'Boy, Long Way from Home*<sup>1</sup>.

Bien loin, en effet.

Ici dans cette pièce calme, avant que le monde revienne au galop et m'emporte avec lui, je vais vous dire ce que je sais : il n'est pas encore minuit. Il ne pleut pas encore.

1. « Pauvre garçon, si loin de chez lui ». Chanson de Sonny Terry et Brownie McGhee. (Toutes les notes sont des traducteurs.)

Alouette avait donné à l'enfant le nom de sa mère. Elle était née le jour de l'Épiphanie, le 6 janvier, et je la vis pour la première fois deux heures plus tard à l'infirmierie Touro, son père, radieux, à mes côtés. Larson était un homme bien, simple, immensément bon.

«ew», dit-il comme je pénétrai dans la pièce, son L perdu dans un souffle. Je n'avais jamais pu décider s'il souffrait d'un défaut d'élocution ou si ce L avec le mouvement de la langue depuis le haut de la bouche jusqu'en bas lui demandait tout simplement trop d'effort. J'étais ew, sa femme était ette. Il n'en disait pas beaucoup plus, la plupart du temps. Les scientifiques prétendent que, durant notre vie, nous passons un total de douze années à parler. Si le rapport pouvait s'inverser d'une manière ou d'une autre, Larson pourrait vivre jusqu'à un âge avancé.

On se serra la main. La sienne était rugueuse et couverte de cicatrices, criblée de taches d'un gris mastic, foncée en d'autres endroits par les détergents et les produits chimiques qu'il utilisait dans son travail. Larson restaurait des bâtiments anciens. L'une des rares fois où je l'avais entendu émettre des phrases entières

remontait à peu près à un an plus tôt, alors qu'on était assis sur la véranda après le dîner à partager une bière, et qu'il s'était mis à parler d'une maison sur laquelle il travaillait. Tu peux pas savoir combien ces vieilles maisons vont mal, dit-il. Comme si tout ce qui existe au monde s'était donné le mot pour les détruire. Des termites comme t'en as jamais vus. De la moisissure et de la pourriture partout. La terre se dépose, comme pour les faire éclater, et quand ça ne fonctionne pas, elle se déplace et se dépose ailleurs. Les gens leur arrachent les entrailles. À se demander comment elles réussissent à rester debout. Mais elles y parviennent.

Je me tenais près d'Alouette et du bébé, souriant, je me revoyais déambuler dans Magazine des années auparavant, observant les gens qui quittaient le quartier des affaires, en voiture, en bus, à pied, en tramway. J'avais alors pensé aux foyers, aux familles, aux repas, aux fauteuils vers lesquels ils se dirigeaient, et pensé également que je ne connaîtrais jamais ce monde qui passait à côté de moi. La mère d'Alouette m'avait dit que nous étions pareils, elle et moi, que nous ne trouverions jamais quelqu'un de stable, capable de tenir la longueur, de se sentir suffisamment concerné.

Tout ça, c'était il y a longtemps.

La lumière du petit matin nous éclaboussait à travers la fenêtre. Alouette dormait. C'était comme si le temps était suspendu, comme si la matinée elle-même avait retenu son souffle. La journée comme un écureuil, sautant d'arbre en arbre en de longs sauts silencieux.

« Ils vont bien tous les deux », dit l'infirmière.

Larson acquiesça.

« Tu lui diras que je suis venu ? J'appellerai ou je repasserai plus tard. »



Nouvel acquiescement.

« Si tu as besoin de quelque chose, fais-le-moi savoir.

— T'inquiète. »

Mais quand je sortis, Larson me suivit. On resta à côté d'une fenêtre du hall. En bas dans la rue, une Toyota avait tenté de dépasser un semi-remorque chargé de matériel de plomberie qui tournait, et s'était retrouvée coincée en dessous. On regarda les efforts des pompiers qui extrayaient le conducteur de la Toyota. Une équipe de l'hôpital faisait le pied de grue avec une civière, à la lisière de la foule, luttant contre le froid. Les gyrophares de la police et des services de secours lacéraient la rue.

« Elle t'a parlé des petits mots ? » demanda Larson.

Je secouai la tête.

« J pense qu'elle en avait l'intention. J'espère. Sinon, j'vais pas tarder à mettre les pieds dans l'plat. T'mettre dans l'bain. »

Lorsque son regard croisa le mien, je demandai : « Au travail, tu veux dire ? » Alouette était une militante de quartier. Secouer les cages, les boccas qui sont restés trop longtemps sur leurs étagères et se mettre en travers de votre chemin était ce qu'elle savait faire, ce pour quoi elle était douée. Il y en a que ça exaspérait. C'était le but. L'agressivité donnait parfois de bons résultats. Parfois non. Parfois des épisodes imprévus venaient se greffer à l'histoire initiale.

Larson laissa entendre que, oui, au travail.

« Des menaces. »

Il acquiesça.

« Quelque chose de précis ?

— Pas vraiment. Mon idée, c'est qu'elle savait d'quoi il retournait.

— Vraiment ? »

Larson haussa les épaules. « Faut d'mander à 'ette.

— T'as une idée du genre de menaces que ça pouvait être ? De qui elles pouvaient provenir ? »

Non.

On resta à regarder les lumières tournoyantes en bas, un cercle de diacres médicaux autour de la voiture.

« P't-être le dossier sur lequel elle travaillait. » Alouette exerçant toujours, entre deux accès de fièvre idéologique, son métier d'assistante sociale.

« Ça se pourrait. » Il haussa les épaules. « Tu sais comme elle est. À sauver l'monde. À jongler avec une douzaine de balles. Aucune chance qu'elle arrive à les maintenir toutes en l'air. Tôt ou tard, elles vont commencer à tomber sur la tête des gens.

— Mais elle a pris les menaces au sérieux ?

— Elle m'en a parlé, alors je suppose que oui. »

En bas dans la rue, ils extirpaient le chauffeur de la Toyota. Sous nos yeux, la tête et le tronc émergèrent, une jeune femme portant un blazer bleu, une chemise bleu clair, une cravate rouge. Ses jambes pendaient bizarrement comme celles d'une poupée. Sa tête aussi.

« Il faudra que je voie ses dossiers. Ce sur quoi elle travaillait, sa correspondance, ses carnets de notes, ce genre de choses.

— Tout se trouve au Centre. Faudra demander là-bas. C'est pas mon monde. » Larson écarta largement les doigts sur l'appui de fenêtre. J'eus le temps de songer à l'envergure des grands oiseaux — aigles, faucons. Juste avant que ses doigts décolorés se posent délicatement sur mon bras.

J'étais assis chez Joe's, bien parti pour battre un record. J'étais arrivé la veille tôt dans l'après-midi et je n'étais jamais reparti. Un habitué appelé Jimmy et moi nous étions mis à discuter et on était arrivés à se demander combien de temps on pouvait rester dans un bar sans boire. Maintenant, bien que ne sachant plus s'il était question de mouvement ou d'inertie, j'étais trop impliqué dans la chose pour me lever et partir. Voilà où j'en étais. L'abus de café avait effiloché mes nerfs, comme les drapeaux abandonnés par les Patton, Westmorelands et Schwarzkopf, leur volonté faite. De sombres choses commençaient à bouger dans les coins dès que je détournais le regard, et j'avais eu suffisamment de conversations bizarres pour être bien avancé dans le siècle à venir. Mais pour l'instant, j'étais là.

C'était pas le Joe's originel, bien sûr. Ce vieil endroit triste et usé avait disparu dans les années soixante-dix. Avait suivi une éphémère copie chic et hors de prix, une tentative bidon de résurrection, le corps finalement déclaré mort à l'arrivée. Mais les gens du quartier en avaient préservé le souvenir, jusqu'à ce que, finalement, une nouvelle bande de gens friqués se décidât à remettre la vieille mule sur ses pieds. Joe's était revenu sous la forme d'un parc à thèmes, un îlot de nostalgie.

« Je dois dire que je suis surpris que tu proposes cet endroit pour une rencontre. » Don regardait le cheeseburger qu'on avait déposé devant lui. Puis ses yeux s'arrêtèrent sur le verre de bière. La seule relique digne de confiance. « Au diable l'authenticité, hein ? La paillette ! Le glamour ! La réponse de La Nouvelle-Orléans au nouveau Times Square.

— La tradition.

— La tradition. Bon. C'est plus ce que c'était, dit-il.

— C'est comme tout.

— Comme les hamburgers, apparemment. » Il souleva le pain rond pour regarder en dessous. « As-tu une idée de ce que sont ces trucs qui poussent en dessous ? » D'un doigt, il extirpa un champignon. Il ressemblait à ceux que j'avais trouvés une fois s'épanouissant sur mon paillason, après une heure de pluie intense et un ou deux jours de soleil.

« Des champignons cremini. »

Il en avait déjà fait un beau tas.

« Cousin germain du pied d'athlète, et les gens sont prêts à payer...

— À payer cher.

— ... pour en manger. »

Je haussai les épaules. « Les Blancs, Missié Don. Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? »

Sa tête balançait, incrédule, deux ou trois fois. Puis il commença à ingurgiter du hamburger déchampignonisé. Une gorgée de bière suivait chaque bouchée.

« Alors, dis-je. Comment remplis-tu tes journées, maintenant ?

— Ça ne fait que trois jours.

— Si tu t'y mets pas dès le premier jour, ils ralentissent.

— Je me suis dit que j'allais me mettre à lire certains de ces bouquins dont tu n'arrêtes pas de nous parler.

— Bonne idée.

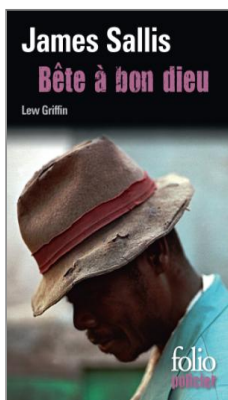
— Ou alors, je pourrais peut-être m'habituer à rien foutre, juste être un emmerdeur à plein temps, comme toi.

— Quelqu'un viendrait me trouver et me demanderait de lui recommander quelqu'un, je serais obligé de



Lew Griffin fait la connaissance d'une femme qui se présente comme journaliste. En sortant d'un bar, une fusillade éclate. Blessé, il tombe dans le coma. Quand il se réveille à l'hôpital, il est aveugle. Était-il la cible ou bien était-ce cette mystérieuse femme qui a, depuis, disparu? Pourquoi la mafia locale veut-elle mettre la main sur elle? Tout cela aurait-il un lien avec ce mouvement pour la suprématie de la race blanche qui commence à faire parler de lui dans les quartiers populaires de La Nouvelle-Orléans?

### **Bluebottle**



# Bête à bon dieu

## James Sallis

Cette édition électronique du livre  
*Bête à bon dieu* de James Sallis  
a été réalisée le 18 avril 2013  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070442195 - Numéro d'édition : 180747).

Code Sodis : N54557 - ISBN : 9782072483417  
Numéro d'édition : 249098.